

Un poète de la boue et de l'or?

Les 200 ans de Charles Baudelaire, à la fois poète et journaliste, critique d'art et traducteur

Par Franck Colotte

«Baudelaire n'était donc que l'un des derniers anneaux d'une longue chaîne. Sa particularité consistait dans l'ajout d'un élément qui avait été jusque-là absent ou latent ou en tout cas jamais revendiqué en tant que tel: la littérature».

Roberto Calasso, «La Folie Baudelaire», Paris, NRF/Gallimard, 2008, p. 33

Cette année 2021 est une année faste en matière de commémorations littéraires: que l'on songe entre autres au bicentenaire de la naissance de Flaubert, de Dostoïevski, au quadricentenaire de celle de La Fontaine, sans oublier Dante (mort en 1321). À ce millésime déjà prestigieux s'ajoute Charles Baudelaire (1821-1867), à la fois poète et journaliste, critique d'art et traducteur. Homme d'images et de sons, réactionnaire soucieux de changer son époque, il fut un paradoxe vivant, aussi lucide et mystérieux qu'insaisissable. Que reste-t-il de Baudelaire en 2021?

Qu'on passe un été en sa compagnie (nous faisons référence à l'ouvrage d'Antoine Compagnon, «Un été avec Baudelaire», paru en 2015), qu'on lise quelques-uns de ses poèmes ou, comme le fait le «Groupe Baudelaire» ayant pour but de promouvoir les études baudelairiennes, que l'on s'occupe de l'édition électronique et génétique de son œuvre et de sa correspondance, de ses rapports avec les écrivains et les artistes de son temps ainsi que de la mise en perspective de son œuvre avec la littérature et la création contemporaines, Charles Baudelaire demeure, dans la mémoire collective (issue d'un côté de raccourcis scolaires, de l'autre de fantasmes inouïs), le poète du crépuscule, de l'ombre, du regret qui, scandaleux, provocateur, a su le premier se nourrir de la société et des passions de son temps pour créer la beauté, d'où est née sa poésie, étonnamment moderne.

Il cultive le plaisir de déplaire: le fameux de Cyrano de Bergerac - «Eh bien oui, c'est mon vice. Déplaire est mon plaisir. J'aime qu'on me haïsse» (II, 8) - aurait pu être sa devise! Né en 1821, à une «époque déchue» (selon l'expression du critique littéraire, journaliste et polémiste français Barbey d'Aurevilly, 1808-1889), Baudelaire entre dans le paysage de la poésie française à un moment où, comme le rappelle l'écrivain et essayiste italien Roberto Calasso, les points cardinaux s'appellent Hugo, Lamartine, Musset, Vigny: «Toute position pouvait être définie par rapport à eux. Où que l'on regardât, l'espace était déjà occupé, observa Sainte-Beuve. Mais seulement à l'horizontale. Baudelaire choisit la verticalité. Il était nécessaire d'instiller dans la langue une goutte de métaphysique qui jusque-là manquait». Et le même Calasso d'ajouter: «(...) Préliminaire à toute pensée, ce qui est métaphysique chez Baudelaire, c'est la sensation, la pure appréhension de l'instant, l'inclination congénitale à se surprendre dans certaines occasions où la vie, comme en déroulant un long tapis, révèle la profondeur indéfinie de ses plans».

En porte-à-faux avec les usages et les intérêts de son époque, l'auteur du recueil «Les Fleurs du Mal» (jugées obscènes et immorales, et pour cette raison inculpées par le même tribunal qui s'en prit à Flaubert poursuivi en justice pour atteinte aux bonnes mœurs et à la re-



Charles Baudelaire (1821-1867), photo prise vers 1860

ligion) - privé de ses droits civiques et condamné à payer une amende tandis que six poèmes sur les cent que contient le recueil sont censurés, est pétri de ressentiment au point que les forces en présence finissent par s'équilibrer: d'un côté, le défi à la société demeure un exutoire; de l'autre, l'anathème que cette dernière lui jette en retour lui sert de consécration.

Or, Antoine Compagnon, professeur de Littérature française moderne et contemporaine au Collège de France depuis 2006, rappelle, s'agissant de Baudelaire, la récurrence d'un thème qui hante ce poète: le nombre - ce dernier se déclinant en quatre variantes: l'éternel, l'infini, la mer et la rue. Et ce dans l'idée que la littérature pense par la forme, alors que le poème baudelairien pense avec le vers, «la mesure et la démesure, le nombre et l'innombrable»⁴. Notre poète n'écrivit-il pas dans «Fusées» que «Tout est nombre. Le nombre est dans tout. Le nombre est dans l'individu. L'ivresse est un nombre»? Par ailleurs, quel visage de Baudelaire la postérité peut-elle (vraiment) retenir? Celui du réaliste dont le principe consiste à tout peindre, à tout mettre à nu, ce que lui reprocha Ernest Pinard - substitué du procureur impérial - lors du procès de 1857, Baudelaire étant coupable de tout décrire? Ce-

lui du satanique dont la vie de débauche alimenta une légende tenace, lui qu'on identifia au dandysme, au culte de l'artifice et des paradis artificiels, aux perversions et aux manies ainsi qu'aux maladies nerveuses et morales étudiées par la psychopathologie? Celui du décadent qui se détourne du romantisme désormais canonisé et qui cultive ce que Théophile Gautier, figé par là-même un certain nombre de clichés pour longtemps, nommera le «style de la décadence»? Ou encore le symboliste (ou précurseur du symbolisme) dont l'esthétique de la suggestion (d'abord formulée par Baudelaire à propos de l'art de Delacroix) combine, à travers les correspondances, des réalités dispersées? Ou encore le classique que Marcel Proust, vers la fin de sa vie, comparera à Racine dans un article qui fera date, «À propos de Baudelaire» (1921) et qui mettra en lumière le classicisme des «Fleurs du Mal» (au sujet desquels l'homme de lettres Jacques Rivière écrira que «c'est un extraordinaire mélange du style racinien et du style journaliste de son temps»)? Qu'en est-il par ailleurs du catholique qu'Anatole France qualifiait de «poète très chrétien» ou du moderne, fondateur de notre tradition moderne, Apollinaire jugeant, en 1917, qu'en lui s'est incarné l'esprit moderne? Sans oublier le réactionnaire ou, plus

récentement, le poète qui va à l'essentiel, rejoignant la poésie en son essence? Lequel est le «vrai» Baudelaire? Chaque lecteur, chaque penseur, intellectuel ou poète trouve(ra) une réponse en fonction du regard qu'il porte sur cet écrivain composite et prismatique, aussi divers qu'ondoyant (pour reprendre la formule de Pierre Charron, disciple et ami de Michel de Montaigne).

L'Oeil de Baudelaire

«Glorifier le culte des images (ma grande, mon unique, ma primitive passion)» écrit-il dans «Mon cœur mis à nu»⁶. Baudelaire entra en effet dans le monde des lettres en 1845/1846 en tant que critique d'art. Le Salon de 1845 est le premier écrit signé de son nom et publié sous forme de livret. Ses écrits portent aussi sur les Salons de peinture de 1845, 1846 et 1859, ces expositions d'artistes contemporains étant de véritables événements qui drainent au Louvre des centaines de milliers de visiteurs. Ces essais critiques témoignent du rôle prédominant que la critique d'art a pu jouer dans la formation de son regard et de son univers esthétique. L'exposition intitulée «L'Oeil de Baudelaire», qui s'est tenue à Paris, au Musée de la vie romantique⁷, tenta de lui rendre hommage en mettant en relief ces aspects de sa production de critique artistique. «Il est beaucoup plus commode de déclarer que tout est absolument laid dans l'histoire dans l'habit d'une époque, que de s'appliquer à en extraire la beauté mystérieuse qui peut y être contenue, si minime ou si légère qu'elle soit» écrit Baudelaire dans «Le Peintre de la vie moderne»⁸.

À travers «Les Fleurs du Mal», la beauté hante l'œuvre poétique de Baudelaire. Pourrait-on même considérer qu'elle est son unique sujet? «L'esthétique de la boue»⁹ qu'il cultive renvoie à l'appendice aux «Fleurs du mal», dans lequel il écrit «Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or». Il développe ainsi le sens de l'oxymore du titre qu'il a choisi pour son recueil et

● *Baudelaire a su le premier se nourrir de la société et des passions de son temps pour créer la beauté, d'où est née sa poésie, étonnamment moderne.*

ouvre son laboratoire à son lecteur. Or, quelle dialectique peut-on établir entre l'or et la boue? Dans le poème intitulé «Allégorie»¹⁰, une prostituée «femme belle et de riche encolure / Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure», l'emporte sur la Débauche et la Mort par sa beauté et sa fierté. Elle représente donc la victoire de la beauté dans le monde du vice. À l'inverse, dans «Un Voyage à Cythère»¹¹, notre poète dénonce l'illusion d'un beau lyrique et heureux tout en révélant l'omniprésence de la douleur et du macabre.

Semblable au voleur de feu que fut Prométhée, le poète, vivant à l'écart des hommes et malheureux dans un monde qui ne le comprend pas, se doit de (re)donner du sens à ce qui ne semble pas en avoir. Dans une telle optique, n'écrivit-il pas dans «L'Art romantique» que «c'est l'un des prodigieux privilèges de l'Art que l'horrible puisse devenir beauté et que la douleur rythmée et cadencée remplisse l'esprit d'une joie calme»?¹² Cette formule se révèle fondamentale pour comprendre l'esthétique baudelairienne de la «transsubstantiation». Baudelaire place cependant dans sa poésie un nouveau principe transcendant: la beauté qui «trône dans l'azur» («La Beauté»). Se vouer à cette divinité lointaine «comme un rêve de pierre», altière et menaçante - «mon sein où chacun s'est meurtri tour à tour», dit-elle dans cette prosopopée: telle est la tâche réservée au poète, telle est sa véritable vocation. L'acte de transsubstantiation transforme la médiocrité du monde et la souffrance qui en résulte, c'est-

à-dire le «mal», en beauté, c'est-à-dire en «fleur».

C'est peut-être précisément de cet acte de transsubstantiation dont le lecteur, même s'il a conscience que le poète est «le plus triste des alchimistes» (parce que la douleur qui est en lui peut inverser le processus), a besoin. À Baudelaire qui écrivait jadis, dans son «Épigraphe pour un livre condamné»: «Lecteur paisible et bucolique (...) / Lis-moi, pour apprendre à m'aimer»¹³, ce dernier, enfoncé voire engoncé dans une époque où les pandémies prolifèrent (celle des déviations et des «virus» en tous genres), ne saurait que répondre par l'affirmative. «Tout est partagé en Baudelaire, qui reste inclassable, irréductible à toute simplification. Respectons ses contradictions»: c'est par ces termes qu'Antoine Compagnon achève son livre intitulé «Un été avec Baudelaire»¹⁴. Ce à quoi nous pourrions ajouter: «Et relisons ses œuvres afin de constituer un lecteur-alchimiste capable de séparer le bon grain de l'ivraie».

¹ www.item.ens.fr/baudelaire/

² «La Folie Baudelaire», Paris, NRF/Gallimard, 2008, p. 31-32 - tr. fr. par Jean-Paul Manganaro

³ ibid., p. 32

⁴ Antoine Compagnon, «Baudelaire devant l'innombrable», Paris, PUPS, 2018, p. 8

⁵ Œuvres complètes, vol. I, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1975, «Journaux intimes», p. 649

⁶ ibid., «Journaux intimes», p. 701

⁷ De septembre 2016 à janvier 2017

⁸ «La Modernité», dans Œuvres complètes II, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1976, p. 694-695.

⁹ Tel fut aussi le titre d'une des émissions «Les Chemins de la philosophie» qu'anima Adèle Van Reeth en avril 2019 sur France-Culture

¹⁰ Œuvres poétiques, vol. I, op. cit., p. 116

¹¹ ibid., p. 117-119

¹² «L'Art romantique», Paris, Garnier, coll. «Classiques Garnier» 1931, p. 142

¹³ Œuvres complètes, vol. I, p. 137

¹⁴ Antoine Compagnon, «Un été avec Baudelaire», Paris, Édition Des Équateurs/France Inter, 2015, p. 170



«Les Funérailles», vers 1867, huile sur toile d'Edouard Manet (1832-1883). On pense que ce tableau inachevé de Manet représente les funérailles de l'écrivain Charles Baudelaire, qui ont eu lieu le 2 septembre 1867. L'artiste, contrairement à d'autres amis qui étaient restés à l'écart en raison de menaces d'orages d'été, faisait partie des quelques personnes en deuil présentes.

Photos: Getty Images